

À Paris

Marie-Madeleine Azard-Malaurie

Numéro 51, été 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58239ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Azard-Malaurie, M.-M. (1968). Compte rendu de [À Paris]. *Vie des arts*, (51), 74–75.

VIE DES ARTS

AU NOUVEAU-BRUNSWICK

Réflexions en marge de
l'exposition Sélection 67

par Claude Roussel, directeur,
Département des arts visuels,
Université de Moncton

Le dernier numéro de *Vie des Arts* donne une critique de l'exposition "Sélection 67" écrite par mon ami, Luke Rombout, de l'université Mount Allison de Sackville. Même si j'apprécie l'effort de M. Rombout de représenter la région de l'Atlantique dans cette revue, je ne suis pas entièrement d'accord avec certaines de ses assertions. Pour éclairer la situation, permettez-moi de présenter quelques arguments nécessaires pour comprendre la complexité de notre situation artistique.

On nous accuse d'agressivité non motivée dans la présentation de Sélection 67. A mon avis, dans le passé, les débouchés offerts par les galeries anglophones des Maritimes n'étaient pas suffisants pour stimuler nos artistes. Les directeurs des galeries s'intéressaient surtout aux artistes anglophones des Maritimes, qui, eux, jouissaient d'une réputation établie. Je dis ceci sans malice, c'est un fait vécu. Une preuve récente, dans un livre publié en 1967 sur l'art du Nouveau-Brunswick, je suis le seul artiste francophone dont le travail a été mentionné. En plus, au pavillon des Maritimes à Expo 67, même si j'étais un des plus spécialisés dans le décor architectural aux Maritimes, on ne m'a accordé qu'une œuvre mineure que j'ai refusé d'exécuter à cause de certains malentendus.

Néanmoins, depuis ma sortie de l'École des Beaux-Arts de Montréal en 1956, j'ai reçu un certain encouragement des anglophones qui, dans le temps, étaient plus sensibilisés à l'art que nos francophones. Exception faite de mon cas particulier, il est vrai aussi qu'avant 1963, l'on voyait de temps en temps quelques œuvres d'artistes francophones dans les quelques expositions ouvertes au grand public.

J'en conviens que ces œuvres étaient timides mais, depuis la fondation de la Galerie d'art de l'université de Moncton en 1963, il y a eu un grand changement. Nos artistes y ont vu un débouché, et ce stimulant les a incités à travailler avec acharnement au développement de leur œuvre. C'est dans cette optique que nous trouvons un progrès immense depuis les cinq dernières années, et la majorité s'accorde à reconnaître que notre exposition Sélection 67 est un pas concret dans l'évolution de nos artistes qui s'orientent tranquillement vers une production sérieuse.

J'admets qu'il y a eu certaines faiblesses chez les artistes choisis, mais ce projet du Centenaire étant subventionné par la province, j'ai cru bon pour cette occasion de présenter l'œuvre de ceux qui ont été les plus actifs dans la production artistique. Le choix des œuvres a été fait par l'artiste, et nous les avons présentées en toute objectivité.

Ce n'est pas la question de vouloir un traitement spécial de la part des critiques, mais il faut bien comprendre que, dans 300 ans

d'histoire, les problèmes de biculturalisme que les francophones ont dû subir ont, contrairement au Québec, retenu leur développement dans les arts visuels.

Nous n'avons pas encore d'école d'art alors que, chez les anglophones, il y a une école d'art qui existe depuis un quart de siècle. En plus, les gouvernements de notre province n'ont pratiquement pas donné d'encouragement à cette expression culturelle. Encore aujourd'hui, le gouvernement se justifie en soulignant la pauvreté économique.

Il faut ajouter aussi qu'en général, l'atmosphère est assez conservatrice aux Maritimes. Cet élément influence l'artiste et, en plus, les organisateurs d'expositions du Haut-Canada ont catalogué la production de l'Atlantique comme étant inférieure, ce qui explique que très peu de nos artistes sont représentés aux grandes expositions nationales.

La seule exception, c'est l'intérêt porté au style "réalisme magique" pratiqué par plusieurs peintres d'ici. Je respecte cette représentation, mais il y a des choses valables dans différents autres styles qui ont autant de valeur.

D'après la majorité de nos critiques, il y a rarement de bonnes expositions de bons artistes aux Maritimes. (Même ceux qui ont gagné une réputation nationale ou internationale y ont passé.) Je trouve que ce n'est pas juste, parce qu'il y a quand même plusieurs artistes qui travaillent sincèrement et avec acharnement. La majorité des recherches, même si elles ne sont pas toujours à la dernière mode, sont dans l'esprit contemporain, et méritent que l'on s'y intéresse.

Sélection 67 a voulu promouvoir neuf francophones du Nouveau-Brunswick, mais n'a pas voulu jouer sur l'élément fanatique du régionalisme acadien pour s'attirer une réputation.

En ce qui regarde notre développement actuel, je répète la dernière phrase de mon article dans le catalogue de Sélection 67: "En général, la vitalité créatrice qui semble se dessiner chez nos artistes laisse entrevoir, pour les années à venir, le développement d'un art aussi dynamique qu'en aucune région du Canada."

Sélection 67 était bonne et aussi intéressante que d'autres expositions organisées aux Maritimes. Dommage que *Vie des Arts* n'ait soulevé qu'un problème d'agressivité.

VIE DES ARTS

A PARIS

Exposition Maya au Grand Palais
Exposition Vuillard-Roussel
à l'Orangerie des Tuileries
Calendrier des expositions
parisiennes d'été

par M.-M. Azard-Malaurie

Cet été, pendant quatre mois, du 1er juin au 1er octobre, au Grand Palais à Paris, sera ressuscité un peu de la civilisation la plus ancienne de l'Amérique: la civilisation maya du Guatemala. Des fouilles récentes ont ex-

humé, d'un sol calciné par les destructions espagnoles, les vestiges de cités qui pendant près de 15 siècles ont animé les hautes surfaces de l'Amérique centrale.

Remontant les siècles, au fur et à mesure que l'on descendait vers le sud, on a retrouvé la route que les tribus mayas avaient tracée, probablement huit siècles avant J.-C. à la poursuite du gibier. Parvenus sur les hauts plateaux qui dominent l'Unsumacintla, le Nil de l'Antiquité américaine, ils se fixèrent, probablement grâce à la présence d'une herbe sauvage: la *teosinte*, herbe-mère du maïs.

Cette civilisation du maïs "le Seigneur Maïs", ordonnée autour de cités indépendantes les unes des autres, à la manière des cités grecques, fut celle de paisibles paysans.

Elle fut si originale qu'elle inspira des générations dont les descendants, pour une cause encore inconnue, au VIIIe siècle après



Encensoir en pierre provenant de l'autel no 6 à Kaminaljuyú (Guatemala) (H:102cm).

J.-C. abandonnèrent les hautes régions humides et émigrèrent vers le nord, sur les plaines arides du Yucatan; elle inspira encore les vainqueurs de ces Mayas transplantés: les Aztèques.

L'essentiel de cette civilisation spéculative et expressionniste apparaît chez ces anciens du Guatemala, contemporains des anciens de la Grèce antique. Les thèmes se fixent sur les flancs des pyramides, sur les stèles, nombreuses aux entrées des villes, sur les vases à trois pieds: les tripodes. Ils seront repris, conservés, à peine transformés par les Mayas du Nouvel Empire (ainsi distingue-t-on les Mayas du Yucatan de ceux des montagnes du Guatemala et du Honduras), puis par les Aztèques.

Art monumental où l'homme apparaît, schématisé, dans un type uniforme, fortement évocateur de cette race particulière.

Sculpture architecturale, soumise à la forme générale et symbolique de la stèle, de l'encensoir qui nous paraît souvent proche de nous par ses déformations, son aspect caricatural, son naturalisme. Art lié à la science mathématique, où les hiéroglyphes de calcul du temps sont utilisés comme ornementation.

Stèles énormes venues des forêts guatémaltèques, encensoirs monstrueux sculptés dans la pierre volcanique de ces régions, poteries fragiles ornées de hiéroglyphes, fragments de fresques, manuscrits échappés aux autodafés espagnols du XVIe siècle, têtes sculptées dans le jade avec une simplicité de moyens très modernes — tels seront les objets, vestiges de cette étonnante civilisation rayée du globe et



Vuillard. Un des six panneaux décoratifs sur "La vie quotidienne des femmes".

qui se survit petitement encore à elle-même chez quelques centaines de Mayas réfugiés dans les forêts tropicales d'Amérique centrale: leur ancienne patrie.

Le centenaire de la mort de Vuillard, l'un des chefs *nabis*, sera célébré cet été du 26 mai au 16 septembre, à l'Orangerie des Tuileries, dans une exposition qui évoquera avec lui, son ami Roussel.

En souvenir de cette amitié, les deux étages seront consacrés, l'un à Vuillard, l'autre à Roussel, peintres d'expression différente l'une de l'autre. Vuillard qui rappelle Proust, par son impressionnisme d'atmosphère, son intimisme, son goût des intérieurs habités, remplis et d'objets et d'âme, son talent de portraitiste, son goût de la décoration.

Roussel, au contraire, peintre de paysages, qu'une centaine d'œuvres fera mieux connaître, mieux comprendre, évoque Debussy par son goût du paysage poétique, transposé du réel et habité de faunes et de nymphes.

Palettes différentes, inspirations opposées, tout sépare ces deux peintres d'une même époque — le XIXe siècle, — tout, hors l'amitié.

EMILIE BRAIS, C. R.

AVOCAT

BUREAU 2314
800 PLACE VICTORIA
TÉL. 878-3551

MONTRÉAL

CALENDRIER DES EXPOSITIONS PARISIENNES D'ÉTÉ

- Pavillon de Flore, au Louvre — *l'Art gothique* — mai-juillet.
- Musée d'Art moderne — *Hartung* — 11 juin-15 septembre.
- Musée de Malmaison (Rueil) — *Souvenir de la famille impériale* — 8 mai-30 septembre.
- Grand Palais — *Civilisation maya du Guatemala* — 1er juin-1er octobre.
- Orangerie des Tuileries — *Vuillard et Roussel* — 26 mai-16 septembre.

VIE DES ARTS

A LONDRES

Le XVIIIe siècle français,
Royal Academy of Arts

par Marie Raymond

"Frvolité-Raison, Opulence-Simplicité", chacun peut à loisir reprendre à son compte ces substantifs contraires, si souvent employés pour caractériser le XVIIIe siècle français dont l'Académie royale de Londres a présenté une magistrale image. Les promoteurs de cette exposition n'ont rien négligé pour donner une idée remarquablement complète d'un fourmillement artistique tout à fait extraordinaire. Quinze pays et plusieurs particuliers ont envoyé leurs plus beaux spécimens, et les statistiques révèlent que plus de mille pièces ont été exposées, révélant sous toutes leurs facettes les aspects les plus divers d'un très grand raffinement.

Quand tout a été dit sur ce qui est "de toute beauté", il semble bien qu'il reste encore à chacun le plaisir personnel de découvrir, à travers un ensemble, tout ce qui le sensibilise à une époque déterminée; une telle expérience est périodiquement offerte au grand public et celle qui fait l'objet de cette chronique a remporté un succès significatif. Jusqu'au dernier jour, le grand édifice de Picadilly Street a regorgé de visiteurs qui ne paraissaient pas débordés par l'ampleur du sujet mais qui, bien au contraire, semblaient de plus en plus enclins à pousser jusqu'au bout la tentative de connaître dans le plus petit détail.



Londres: Etude de mains. Jean-Baptiste Pater, 1695-1736.

Nous vivons plongés dans le progrès scientifique, entourés de formes utiles, envahis par l'abstraction, il n'y a rien de moins galant que notre siècle, ce qu'on y produit semble à l'opposé de la grâce, du baroque, de la subtilité, et pourtant Greuze et Fragonard, Oudry, Chardin, Boucher, Watteau, Nattier, Lancret, Desportes... toutes les porcelaines et faïences, les tapisseries, les marqueteries, l'orfèvrerie, le meuble d'agrément conservent toujours les mêmes bonnes raisons d'être considérés comme un apport unique dans l'histoire de l'art. Si l'on songe à ce qu'on ajoute dans un décor anglais pour lui donner "a bit of a French touch", je me demande même si, ici, quand on dit "français" ce n'est pas d'abord à eux tous que l'on pense.

La frivolité française du XVIIIe siècle est aux yeux de certains spécialistes un "charme ordonné". Denis Sutton doit être de ceux-là puisque c'est dans cet esprit qu'il a présidé à la mise en place du millier de spécimens qu'il avait à disposer dans les grandes salles convergeant vers la rotonde de l'Académie royale. Grâce à un mélange subtil des grands maîtres et des noms moins connus, les visiteurs ont pu à loisir suivre leur fil d'Ariane et retrouver les filiations à travers l'harmonie des teintes et la rigueur presque psychologique du trait, et c'est avec justesse qu'ils ont souligné la qualité du travail accompli à l'Académie royale. Ajoutons, qu'à côté de ces témoignages experts, il y a eu celui de tous les amateurs qui se sont accordés pour dire que cette exposition fut celle d'une époque à son apogée.

Je crois personnellement qu'une nature morte de Chardin, la grande soupière du duc de Bedford (Sèvres, 1763) avec son décor d'oiseaux à la Buffet — échantillon d'un ensemble de 183 pièces —, toute la série des statuettes de bronze — sortes de miniatures solides —, les deux salles de dessins, les grandes savonneries ouvrent des perspectives très larges bien au-delà de la frivolité. Dans les limites d'un mot, on risque de fragmenter et c'est bien pourquoi les défenseurs du XVIIIe siècle français refusent, pour le juger, le droit de se servir d'un seul et préfèrent souligner que la vraie nouveauté n'est plus de répéter qu'il fut frivole mais qu'il est aussi très grand et de redécouvrir pourquoi.

Un événement de cette envergure devrait faire l'objet d'une exposition itinérante. Il est dommage de songer que seuls les Britanniques ont pu en profiter et que tous ces chefs-d'œuvre, un instant réunis, sont déjà retournés à leurs propriétaires. Il est rare qu'il y ait en art des périodes absolument creuses, mais il n'est pas non plus fréquent de retrouver avec une telle abondance et dans un rythme aussi continu, tant de qualité.